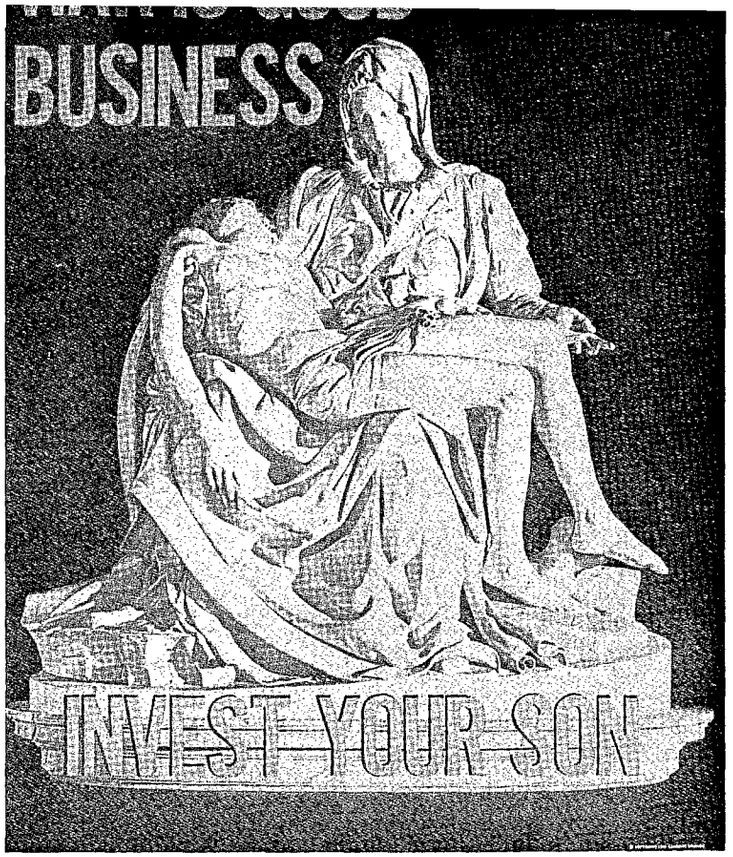
L'Amérique latine est la principale victime des contrebandiers. Le Mexique et le Guatemala ont adopté des lois interdisant l'exportation de leurs antiquités nationales : tout se passe comme si le sport n'en était que plus divertissant. La seule solution serait de tarir le marché. Le président Nixon a signé il y a un mois un décret interdisant l'importation aux Etats-Unis d'objets précolombiens sans l'autorisation de leur pays d'origine. De nombreux directeurs de musée américains envisagent de supprimer leurs achats d'antiquités précolombiennes pendant les cinq prochaines années. Les contrebandiers n'auront aucun mal à se convertir. Ils sont déjà solidement implantés en Extrême-Orient et en Afrique. Sans compter le pourtour de la Méditerranée qu'ils ont déjà presque entièrement écumé...

Claude Delorme

MARIE MINOIS

D. R.

GROUCHO MARX



AFFICHE AMÉRICAINE (1969) « LA GUERRE EST UNE BONNE AFFAIRE. INVESTISSEZ VOTRE FILS. »

La goualante de Marie

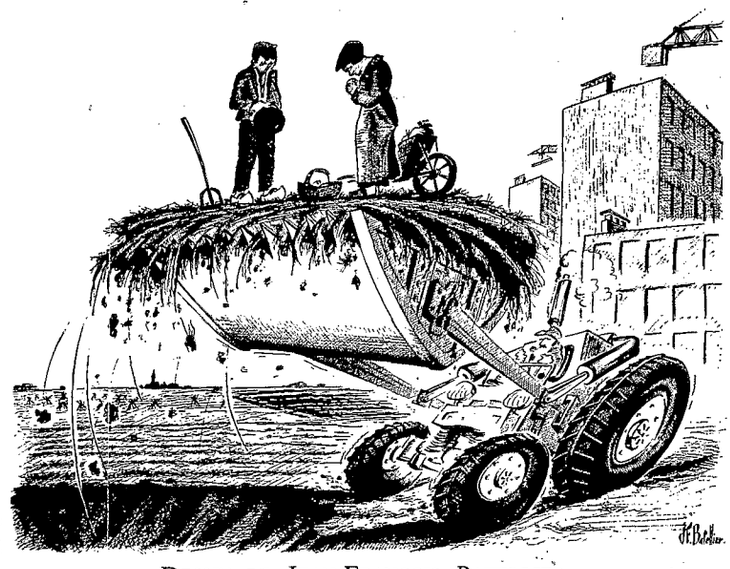
■ C'est un cri qu'elle lance, le cri d'une femme qui a « trinqué » toute sa vie. Qui a connu le trottoir, la faim, la prison, la misère, les boulots ignobles et mal payés. Qui a recherché dans la politique une manière de fraternité et n'a pu la trouver, ni au parti communiste, ni dans les groupuscules révolutionnaires, même si elle a cru un moment à la fête de Mai. Par sa faute, elle n'a jamais su admettre les « nécessités de l'action », discipliner ses sentiments, obéir... Une raisonneuse individualiste, insupportable avec cette façon de réclamer sans cesse des explications, de vouloir trop comprendre. Une caractérielle, comme l'ont qualifiée les chefs, les flics et les militants.

Minuscule autant que combattante, elle a choisi un pseudo, provoquant par sa futilité, Marie Minois, et raconté son histoire dans un livre étonnant, « les Mal-Barrés » (1), où elle faisait vivre les indisciplinés de son genre. Elle la raconte à nouveau. En chansons cette fois. Dans un disque (2) où la goualante se fait gueulante. Fille de Piaf par le style, elle descend aussi des grands chansonniers rebelles, Pottier et Clément. Porte-parole plutôt que porte-drapeau, elle décrit et cela suffit. Avec violence et humour : « **Faut pas compter sur moi pour la reproduction... Parce que, de l'instinct maternel, moi j'en ai trop... Surtout à l'heure de pointe dans le métro. Même que ça me donne envie de gueuler : En avant, nouvelle génération de petits prolétaires. Et pour pas qu'ils commencent comprimés, je cède ma place assise à toutes les femmes enceintes...** »

« *Prop art* »

■ Collectionner des affiches politiques n'est pas un **hobby** de tout repos. On risque de recevoir un pavé sur la tête, de se voir confisquer son butin en passant la frontière, de se retrouver au poste ou face à des militants furieux. Ces légers inconvénients n'ont pas empêché le Newyorkais Gary Yanker de réunir en cinq ans — avec l'aide de nombreux correspondants dans plus de quarante pays — quelque trois mille pièces dont il présente aujourd'hui les plus significatives dans un grand album avec mode d'emploi : « Prop Art » (aux éditions Planète-Denoël). Pour parfaire sa collection, Yanker s'est transformé en théoricien : il a créé en 1968 un Institut mondial pour l'Etude des Partis politiques, dans le but avoué d'impressionner les éventuels producteurs d'affiches. « **Les partis,** fait-il remarquer, **adoptent souvent une attitude plus favorable à l'égard d'une institution régulièrement établie qu'à l'égard d'une personne isolée** ». Accessible aux mouvements pauvres, l'usage de l'affiche politique, pour être efficace, relève de règles précises assez proches de celles de la publicité : l'imagination est au pouvoir. Par exemple, chez ces pacifistes qui ont pensé à costumer Agnew en **hippy** ou Nixon en vieux chercheur d'or, sans compter le classique « **homme enceint** » du mouvement britannique pour le planning familial. Mai 68, la « révolution culturelle » en Chine, les élections présidentielles aux Etats-Unis, le conflit israélo-arabe, le M.L.F., le front de libération des Indiens, tous les thèmes de la culture **underground** de ces dernières années sont représentés. Leçon d'insolence et d'humour politique, **prop art** est aussi une mini-leçon d'histoire.

(1) Ed. Champ Libre.
(2) Fontana.



D. R.

DESSIN DE JEAN-FRANÇOIS BATELLIER

Triste Groucho

■ Il est fragile et diaphane, il se déplace avec peine. Sa superbe et robuste secrétaire le couve maternellement. A chaque bon mot, il guette son approbation du regard.

Il fait des plaisanteries banales, poliment gaillardes, comme pourrait en faire n'importe quel Américain de l'**Establishment** de son âge, en présence de jolies femmes. Ses compagnons de table s'esclaffent avant même qu'il ait fini sa phrase. C'est la triste image de Groucho Marx que présente l'O.R.T.F. le lundi 1er janvier, à 21 h 15, sur la deuxième chaîne. Usé, installé dans la fortune et la célébrité, le plus féroce des Marx Brothers n'est plus que l'ombre de lui-même. Réputation oblige, il lance encore quelques flèches quand on lui tend une cible : « **Monsieur Groucho, qu'est-ce qui vous fait rire ? — Qu'on me pose des questions aussi bêtes.** » Mais la santé n'y est plus. Malgré les nombreux extraits de films dont ils ont truffé leur « reportage », ce portrait de Groucho, réalisé par Jean-Pierre Lovichi au dernier festival de Cannes et produit par Philippe Lifchitz, frise l'insulte au sujet et au téléspectateur. Louis Malle — mais que vient-il donc faire là ! — vante, en **off,** les vertus de Groucho, sa sensibilité, sa finesse, son esprit. Ce Groucho-là, on ne nous le montre pas : nous voyons une vedette semi-gâteuse descendre d'avion, tenir une conférence de presse, festoyer, arborer la médaille de commandeur des Arts et Lettres. « Fans » s'abstenir.

CATHERINE DREYFUS